

Obscurcissement devient transparence

Christine Gruwez

Lumière et ténèbre ne sont, en soi, ni bien ni mal. Le bien et le mal se manifestent au moyen de l'opacité et de la transparence. Une considération sur les façons d'agir de la lumière et de la ténèbre dans l'âme et dans l'entre-humain.

Voici de nombreuses années, par impétuosité de jeunesse, j'ai un jour accepté le défi, seule et par une nuit sans Lune, de traverser un bois de part en part, en empruntant un itinéraire de promenade que je connaissais bien de jour. Quelqu'un m'attendait au point d'arrivée. Pendant un certain temps, je suivis une piste, que je connaissais ou plutôt que je croyais reconnaître, sachant où je me trouvais, mais cela ne dura pas longtemps avant que des doutes m'envahissent ; je revins sur un bout du chemin que j'avais parcouru, j'en essayai un autre par-ici et par-là, remarquai quelques pierres que je n'avais pas retrouvées et à peine une heure plus tard, j'étais complètement perdue. Je m'imaginai encore comme dans un conte.

C'était par une nuit profondément obscure. Quelque temps plus tard je connus une certaine inquiétude qui bascula rapidement vers la panique. Qu'est-ce qui pouvait bien me venir en aide ? M'asseoir sur place et attendre la première lueur de l'aube, me sembla encore plus sinistre que de continuer de cheminer au hasard. Je pus maintenir quelque peu sous contrôle des peurs de mon enfance, oubliées depuis longtemps, seulement au moyen d'allées et venues incessantes. Décidément non, cela n'était catégoriquement pas un conte. Combien de temps continuai-je ainsi, je ne peux le dire. Tout à coup, je devinai une faible lueur étincelante et scintillante au loin. Là-bas, de quelque part dans la ténèbre, où l'on ne pouvait pas distinguer un arbre d'un autre, une lumière venait à ma rencontre. Je fus aussitôt rassérénée : il y avait quelqu'un là-bas ! Je n'étais plus seule. Un sentiment de réconfort infini me submergea sans jamais avoir connu le besoin d'être consolée. La ténuité de la lumière qui me faisait signe au travers de la ténèbre, me donna une direction et je cheminai vers elle. C'était une chaumière dans le bois. Au travers de la fenêtre éclairée de l'intérieur, je vis une femme. Elle me tournait le dos devant une commode, dont elle en avait ouvert un tiroir. Je ne restai immobile que quelques secondes. Je ne voulais pas détruire le spectacle de cet instant rempli de mystère. Mais je décelai comment la ténèbre était traversée d'une douceur chaleureuse et portante comme un souffle de vie.

Peu après j'atteignis sans peine l'autre lisière du bois et j'arrivai exactement à l'endroit où la voiture m'attendait. Les phares de l'auto m'aveuglèrent si impitoyablement que je ne vis qu'obscurité encore. Mais ce devenir transparent de l'obscurité profonde continue d'agir en moi. Jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Notre monde complexe semble s'assombrir. On pourrait interpréter cet obscurcissement comme une opacité : il devient toujours plus difficile de « voir au travers », comme si quelque chose s'échappait durablement de notre intention humaine profonde de vouloir comprendre. Une opacité c'est tout-un à la fois, colmatage et obscurcissement. Ce qui nous fait défaut, c'est la transparence. Mais la transparence, au jour d'aujourd'hui c'est presque devenu un mot à la mode. C'est à peine s'il existe encore une entreprise qui ne se présente pas comme « transparente ». Il est censé y avoir de la transparence dans la fiscalité, les consortiums, dans les idées — c'est pourquoi il est important d'élucider d'abord ce concept.

Opacité et transparence sont ici pensées en polarité. Elles s'appartiennent mutuellement. Sans opacité, pas de transparence et inversement. Ce qui leur est commun aussi, c'est qu'elles ne sont pas des états, mais plutôt une expression d'un rapport réciproque déterminé entre lumière et obscurité, en tant que

principes créateurs. Lorsque l'obscurité oppose beaucoup trop de résistance à la lumière, de sorte que celle-ci ne peut pas briller au travers, alors l'opacité prend naissance de cette relation. Lorsqu'à l'inverse, la lumière peut se recueillir en elle-même de manière telle qu'elle puisse briller au travers de l'obscurité, alors la transparence prend naissance. Opacité et transparence sont des formes d'apparition du rapport entre lumière et ténèbre.

Rendre visible l'activité de la lumière

Transparence n'équivaut pas à lumière, opacité n'équivaut pas à ténèbre. Les deux apparaissent d'abord dans un événement ou processus qui se joue entre lumière et obscurité. Il est important, à cette occasion, que l'obscurité offre à la lumière une sorte de « résistance », afin qu'une activité se manifeste. Celle-ci se manifeste en tant que transparence et pourvoit le monde d'un discernement. Un exemple pour cela nous est donné par les vitraux d'une cathédrale. Les plaques de verre colorées par la cuisson rendent possible que la lumière se manifeste comme une réalité colorée. On remarque cela au plus nettement lorsque, par exemple, à cause de travaux de restauration, les carreaux colorés sont remplacés par du verre simple : la lumière y passe au travers, mais sans se manifester.

En même temps, l'obscurité peut aussi se manifester dans son activité, à chaque fois que la lumière l'en empêche en brillant au travers. C'est justement alors que le monde échappe à notre compréhension et agit de manière opaque. Opacité et transparence sont les deux manières d'agir de la relation entre lumière et obscurité. En tant que sorte d'action, elles sont apparentées à l'élément musical : elles retentissent. Lorsque le monde s'obscurcit pour la conscience contemporaine, il ne faut pas comprendre cela comme un unique processus de la ténèbre, car la lumière est pourtant toujours présente. C'est seulement qu'elle ne peut se montrer dans son activité. Et inversement, dans la transparence, l'obscurité est nécessairement présente, car transparence signifie lumière qui brille au travers de l'obscurité. Sans ténèbre, il ne peut y avoir absolument aucune transparence.

Transparence totalitaire ou colorée

Au jour d'aujourd'hui, l'appel à la transparence est de toute actualité : transparence dans les décisions, dans celles sociales et politiques, transparence dans le compte-rendu, transparence dans la gestion et ainsi de suite. Dans son ouvrage « *Société de transparence* », le philosophe Byung-Chul Han se plaint que la transparence c'est ce qui est « incolore, transparent et, avant tout, dénué de contenu »¹. Dans les années quatre-vingt-dix déjà, le philosophe et sociologue français Jean Baudrillard avait rédigé un manifeste ardent contre la transparence, qu'il comprenait purement et simplement comme le signe distinctif d'une société totalitaire².

Mais transparence comme ce qui peut apparaître entre une relation réciproque constamment changeante entre lumière et obscurité, ce n'est pas la même chose que « limpidité » ou « visibilité totale ».

La limpidité au sens d'une transparence incriminée par Baudrillard et Han, agit de l'extérieur vers l'intérieur. C'est la situation dans laquelle une lumière transperçant tout, telle celle d'un puissant projecteur, est dirigée de l'extérieur sur un objet obscur, jusqu'à ce que disparaisse l'ultime opacité. Au fond, cela veut dire que toute résistance est brisée, annihilée. Il ne doit plus y avoir de « mystère ». Car un mystère c'est justement ceci : il offre une résistance. La surveillance universelle, que ce soit dans l'espace public ou dans l'échange de données, vise à l'élimination de toute possibilité de soutenir ou de garder un mystère. De l'extérieur on doit pouvoir suivre [ou comprendre par l'esprit, *ndt*] ce qui se passe à l'intérieur — et donc dans l'intériorité des êtres humains.

¹ Byung-Chul Han, *Transparenzgesellschaft*, Berlin, 2011.

² Jean Baudrillard, « *La transparence du mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, 1990.

On sait que le quotidien est de plus en plus contrôlé au moyen de signaux électroniques. Même le travail quotidien est souvent plus ou moins appréhendé de manière électronique. Celui qui, au sujet d'une telle surveillance générale se dit, par exemple : « Cela ne me fait rien du tout, parce que je n'ai rien à dissimuler », celui-là ne s'aperçoit pas du mystère de l'intériorité humaine et ceci en prenant cette affaire par trop à son aise. Car il appartient essentiellement à l'être humain de venir au monde en étant porteur d'un mystère archétype, absolument original, pour devenir principalement un être humain au moyen du dévoilement de ce même mystère. La transparence gouvernée de l'extérieur nie justement ce mystère et voudrait carrément mettre au pas tout être humain. Han, dans un emprunt à Michel Foucault, parle dans ce contexte d'un « regard panoptique qui voit tout », un regard qui, dans son omniprésence anonyme, veut illuminer de part en part toute étoile obscure, jusqu'à en réaliser une complète pénétrabilité du regard. Ce regard glacial n'enveloppe pas du tout, mais évacue et « vidange » plutôt tout jusqu'au vide complet.

Mais cette transparence-là, qui apparaît dans le processus dialogique entre lumière et ténèbre et ne peut prendre naissance que dans le for intérieur humain, reçoit de ce fait la possibilité de manifester quelque chose de ce mystère sans en évacuer tout le contenu.

Dans un monde assombri.

À chaque fois que l'on rencontre quelqu'un de totalement incompréhensible — si incompréhensible qu'on peut à peine le supporter —, on peut faire l'expérience d'un assombrissement. Ce ne-pas-pouvoir-comprendre n'est pas seulement une affaire « intellectuelle », mais le plus souvent, c'est plutôt une affaire existentielle. Avec la *ratio*, on peut certes comprendre beaucoup de choses, mais éventuellement aussi, ne pas supporter cela. Le problème des réfugiés entre autre.

Insupportable fut aussi pour moi, au moment où je lus récemment dans un rapport que deux chercheurs, Mark Riedl et Brent Harrison du *Georgia Institut of Technology* (USA [bien sûr ! *ndt*]) sous le titre de « *Quixote* », exécutent un projet qui est censé préserver et inculquer par le conte la fonction d'intelligence artificielle (IA) ou de moralité robotique. Sous la devise : ce qui vient en aide à l'éducation de l'enfant, ne peut pas être absurde pour l'intelligence artificielle : il s'agit d'inculquer de la morale humaine aux machines, en les « engraisant » de récits³. Cela concerne un très grand nombre de questions, auxquelles je ne trouve pas de réponse. Pas seulement de savoir si l'on peut enseigner principalement la moralité ou selon le cas l'instruire, mais au contraire aussi ce que veut dire le fait même d'inculquer quelque chose de moral à un robot⁴. Comment un robot peut-il être empreint de la distinction entre le bien et le mal ? Cela n'est-il pas complètement et carrément impensable ? J'éprouve aussitôt l'impuissance, de ne pas pouvoir penser l'impensable. Car si je pouvais le penser, il deviendrait compréhensible et je pourrais au moins le mettre en ordre⁵. Je me mets pour cette raison en garde contre ce que je ressens comme une agression sinistre perpétrée sur le monde sacré des contes, je ne supporte pas que des enfants et des robots soient mis au même niveau. « Ce qui s'avère positif pour des enfants, ne peut pas non plus nuire aux robots. » Jusqu'au moment où il me devient progressivement « clair » que dans tout cela — justifié — je suis moi-même cela, une résistance intérieure, qui entasse obscurité sur obscurité en moi-même.

³ www.wired.de/collection/latest/das-lesen-von-geschichten-soll-maschinen-menschliche-moral-beibringen (la lecture d'histoires est censée inculquer la morale humaine aux machines)

⁴ La question n'est pas nouvelle du tout, elle a même été intelligemment, originellement et originalement « mise en scène » par le biochimiste américain et auteur de science fiction très célèbre Isaac Asimov dans son roman *Les robots* – éditions J'ai lu, Paris 1967). *ndt*

⁵ C'est précisément ce qu'a fait Asimov dans son roman de science-fiction.

Cet assombrissement en moi est de la plus grande importance. Et résolument ; je ne veux pas éteindre en moi cette résistance, car elle m'offre la possibilité de laisser devenir active une transparence en moi. Ce n'est que maintenant, où il y a assez de résistance, que je peux comprendre mon intention de laisser briller au travers de l'incompréhensible. Il va de soi que ceci ne signifie pas que maintenant je comprends ! Mais entre la ténèbre, qui se présente en moi comme une résistance et la lumière clarifiante de mon intention, prend naissance quelque chose de tout nouveau : une transparence. Elle ne fait pas qu'apparaître : elle devient à présent opérante. Au lieu de vouloir comprendre au début mon intention, qui était encore référée à elle-même — car je voulais pouvoir mettre cela en ordre et me tranquilliser — opère alors une transparence nouvellement née, qui se dirige sur autrui, ou sur l'autre. Autrement dit, elle se dirige sur l'être et devient essentielle. Dans l'exemple d'une éthique pour l'IA, je pourrais par conséquent m'y intéresser, jusqu'à ce que je puisse détourner de nouveau mon champ de vision de ce sujet et moins m'en perturber. Je voudrais laisser un peu dormir ma résistance à l'occasion en moi. Ou bien je tiens bon, jusqu'à ce que mon intention puisse devenir une intention d'essence. Je ne comprends toujours pas encore, mais la mansuétude qui ourdit dans la transparence, me donne la possibilité de rester éveillée.

Comment voir des icônes

Ce qui peut tout concrètement contribuer à cela, ce sont les exercices exposés par Rudolf Steiner, dans la conférence du 26 octobre 1918 où il est question « du lien entre les mystères du mal et de la mort et le Mystère du Golgotha »⁶.

Il s'agit de la croissance de l'intérêt porté d'être humain à être humain, et ceci sur quatre domaines. « [Hier déjà], j'ai parlé d'une impulsion importante à l'époque de l'âme de conscience : le développement de l'intérêt des humains les uns pour les autres doit s'accroître de plus en plus. Cet intérêt doit s'amplifier au cours de l'évolution ultérieure, notamment dans quatre domaines, peut-on dire. » Il s'agit ici dans cette conférence en premier lieu du développement de nouveaux organes de la vision, de l'écoute et de la sensibilité immédiate de l'être humain. Il y est frappant de voir surgir des tournures du langage, dans lesquelles la préposition *durch* [par, à travers, au travers, au moyen de, grâce à, *ndt*] joue un rôle très important, par exemple : « Voir au travers du langage, dis-je, c'est ce qui doit advenir sur l'humanité » Ou bien : « Cela mènera à ce que dans la profondeur même du langage, l'âme humaine sera écoutée. »

Ce qui apparaît alors là comme étant « vue de part en part » ou « entendue dans toute sa profondeur », Steiner l'appelle « la nature éternelle et aussi la nature imagée de l'être humain ». À l'occasion de quoi, on doit aussi la voir au travers des formes humaines, des mouvements humains. « On ne doit pas aller à la rencontre de l'être humain — il faut apprendre cela — de manière à ne ressentir en lui qu'une cohérence d'os de muscles et autres, mais on doit plutôt apprendre à ressentir l'être humain comme une image de son essence spirituelle éternelle suprasensible. Cela étant, l'être humain passera devant nous et nous ne croirions pas le reconnaître si ce qui passe ainsi devant nous n'éveillait pas en nous un regard sur ce qui en fait un être humain éternel, spirituel et suprasensible. Et c'est ainsi que l'on pourra voir l'être humain. Car ce qu'on verra ainsi de l'être humain en l'appréhendant dans tout ce qui tient à ses formes et à ses mouvements, comme une image de l'éternité qui nous réchauffera ou bien nous refroidira [...].

Cet image de l'éternel en l'être humain se révèle ensuite seulement, si le regard rend cela possible. L'icône peut nous enseigner ce que signifie une image qui peut d'abord se manifester en devenant

⁶ Rudolf Steiner : « Symptomatologie historique », 26 octobre 1918. L'élément suprasensible dans la considération historique », **GA 185**.

transparente. Car une image n'est pas simple une reproduction, tout aussi peu qu'une icône est une représentation peinte sur un support matériel. Mais la représentation peinte est la résistance par laquelle l'image peut se révéler comme une présence réellement spirituelle. Sans cette résistance de la représentation peinte, l'image ne peut pas apparaître. Pour cela, il y faut du temps. Et pareillement il y faut le regard de l'observateur qui rende possible cette entrée-en-apparition.

Dans de nombreux musées, des icônes sont exposées sous la lumière de projecteurs, ce par quoi les visiteurs sont amenés à les considérer comme des reproductions. On tient plutôt compte alors des éléments du style, des attributs, du fond doré ou argenté, des épigraphes, en approchant ainsi directement de ce qui peut la déchiffrer. Comme si l'on pouvait de cette manière en percer à jour le mystère ! Ce qui arrive, c'est exactement le contraire : à savoir l'image se voit synchronisée avec ce qui lui offre une résistance, avec sa re-présentation et peut à peine entrée-en-apparition. Le mystère se dérobe. Mais si l'on rencontre cette icône dans un espace sacré, où la mi-ombre remplit une première condition et si on lui accorde assez de temps — la seconde condition — alors cette entrée-en-apparition peut s'accomplir pas à pas.

Un doux « susurrement », seulement perceptible intérieurement, nous informe qu'un être s'approche et certes de manière telle qu'il se fait précéder de son « devenir présent à l'esprit » comme d'une expérience à réaliser dans toute son immédiateté. Autant les contours nets de la représentation que son objet matériel, sur lequel elle est peinte, se dissolvent peu à peu, et deviennent « transparents ». Ce qui apparaît est une présence portée en elle-même. Quand bien même je me plonge sans cesse en prière ou en méditation devant la même icône, elle m'apparaît toujours de neuf, comme si c'était la toute-première fois. La représentation et le matériau restent ce qu'ils sont, l'image qui apparaît, elle, est nouvelle. Elle s'est renouvelé dans le « devenir-transparent » et elle « est » plus qu'avant. Ce plus a été signifié par Hans-Georg Gadamer comme un « accroissement d'être » : « Des images réelles nous n'attendons pas une confirmation de ce que nous savons déjà, mais par contre, une plus-value, un « accroissement d'être »⁷.

La nature d'image de l'être humain est aussi dans ce sens une image réelle. Non pas seulement que l'intérêt croissant agisse réciproquement de sorte que la transparence puisse en naître, mais plutôt que ce qui entre-en-apparition s'en trouve de ce fait à chaque fois renouvelé comme une image de l'entité éternelle spirituelle supra-sensible de l'être humain. La potentialité de son humanité s'en accroît. Il y a un plus.

Là où coupe et substance deviennent une

Ténèbre et lumière sont renvoyées l'une à l'autre. L'assombrissement signale la lumière en tant qu'activité et inversement, l'éclaircissement indique la ténèbre en tant qu'activité. Car toutes deux, lumière et obscurité restent « invisibles » tant qu'elles ne peuvent pas « communiquer » grâce à leur pôle opposé. Ce que nous appelons lumière ou ténèbre, est déjà une « communication ». La transparence n'est donc pas limpidité et opacité n'est pas impénétrabilité visuelle, mais toutes deux manifestent leur sorte d'action. Ainsi le bien ne peut-il aussi se manifester que s'il y a l'activité du mal : car il peut ainsi transparaître. Inversement le mal provoque une opacité. Le mal, qui s'approche de nous comme un obscurcissement, n'est pas l'essence du mal, mais plutôt sa manière d'agir, pour laquelle il nécessite aussi le bien lumineux.

Au mieux, ces deux manières d'agir se laissent reconnaître à des gestes intérieurs. Que signifient en moi « assombrissement » et « opacité » ? Qu'est-ce qui est assombri ? Si l'activité du mal est telle

⁷ H.-G. Gadamer : *Vérité et méthode*, Tübingen, 1960, p.133

qu'elle provoque en moi un obscurcissement, alors elle ne peut qu'assombrir en moi l'élément lumineux, par exemple, lorsque la luminosité de mon éveil est atténuée ou bien lorsque je me mets en relief dans la tension d'un conflit des jugements convenus auparavant. Alors je ne brille pas « au travers » et l'obscurité en moi peut encore continuer de s'épaissir. Cela s'endurcit en moi. Mais si je découvre en moi la possibilité de ne pas demeurer dans mon « je ne le comprends pas du tout » dans un intérêt croissant porté à l'élément totalement étranger de mon semblable, alors la transparence prend naissance comme manière d'agir. Elle apporte la vertu du nouveau, de la même façon que l'opacité l'entrave. Mais cette possibilité au nouveau ne se serait pas réalisée sans le mal. C'est la tendance à l'épaississement et à l'endurcissement de celui-ci qui crée la possibilité de pouvoir briller « au travers » afin que le nouveau puisse réussir.

Un nouveau ne peut se référer qu'à quelque chose de vivant. Par la vie, on veut dire ici la pure potentialité telle qu'elle est portée par le Je en tout être humain. Ce qui a pris forme ne peut pas être renouvelé, sauf si une nouvelle forme prend naissance d'une vie renouvelée. Mais cette potentialité du Je, que l'on peut comprendre comme une coupe est en même temps aussi sa substance. Dans la totalité de l'évolution de l'humanité, la possibilité du nouveau a été offerte de l'intérieur à cette substance de vie au travers du Mystère du Golgotha. Aujourd'hui, en considération du mal, la conscience contemporaine est pénétrée des sortes d'action du bien et du mal. Assombrissement et transparence se relayent constamment.

Faire l'expérience de cela, donne cependant la possibilité de pouvoir collaborer au nouveau de l'être humain et de la Terre se poursuivant depuis le Mystère du Golgotha. Celui-ci ne peut s'accomplir sans un nouveau au for intérieur de l'être humain. Dans la conférence du 25 octobre 1918, Rudolf Steiner attire l'attention sur comment au travers de « l'expérience du mal est réalisé le fait que le Christ peut de nouveau apparaître ». Où sinon là où la transparence, qui émane de l'intériorité humaine — là où comme un mystère profond, coupe et substance peuvent devenir une — devient visible et opérante.

***Das Goetheanum*, 14-15/2016.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Christine Gruwez est née dans les Flandres, elle a étudié la philosophie, la philologie et la langue et la culture iraniennes et fut professeur d'école Waldorf à l'Université populaire d'Anvers. Aujourd'hui elle dirige des séminaires, donne des conférences et voyage dans les pays européens, au Proche et Moyen-Orient et dans le Nord de l'Afrique.